

JEUDI 6 SEPTEMBRE 2018  
74<sup>e</sup> ANNÉE  
2,40 € - FRANCE MÉTROPOLITAINE  
FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY  
DIRECTEUR : JÉRÔME FENOGLIO

# Le Monde

---

## 16 | CULTURE

## Les métamorphoses du faune

Le Musée de Lodève a réuni près de deux cents œuvres sur ces êtres hybrides et débauchés

## ARTS

LODÈVE (HÉRAULT)

Le faune est un être hybride. On dirait qu'il est un caprin puisqu'il a des membres inférieurs velus et des sabots de bouc, mais son torse et ses membres supérieurs sont humains. Sa tête est équivoque, un peu visage, un peu mufle, avec une pilosité abondante, de longues oreilles pointues et des cornes, de taille variable, généralement assez petites. Il lui arrive d'avoir une queue, mais elle n'est pas toujours visible. Ce qui l'est systématiquement, c'est son phallus, en érection le plus souvent, long, droit ou courbe, plus ou moins pointu selon les représentations.

Car le faune est abondamment représenté dans les arts depuis son apparition dans la Grèce antique jusqu'à aujourd'hui. Sur cette constatation se fonde une exposition qui est la meilleure surprise de l'été, tant par son abondance en œuvres rares que par l'intérêt et l'actualité des questions qu'elle soulève. « Faune, fais-moi peur ! Images du faune de l'Antiquité à Picasso », au Musée de Lodève, est plus qu'un savant inventaire iconographique à large spectre temporel, en près de deux cents œuvres. L'itinéraire va de la céramique à figures rouges de 500 av. J.-C. aux ultimes gravures de Picasso en passant par les peintures italiennes, hollandaises et françaises des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, par le dessin et la gravure des mêmes époques et par la fin du XIX<sup>e</sup> européen, peintures et sculptures sous le signe du symbolisme et du néoclassicisme.

La poésie, d'Ovide à Mallarmé, la musique et la danse, de Debussy et Nijinski, sont également là – et donc aussi la photographie des gestes et costumes pour le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, lors de sa création en 1912. Ce qui suffirait à faire de cet ensemble le modèle de ce que doit être une exposition d'histoire culturelle : une conversation constamment relancée entre des œuvres de dates, de lieux, de matières et de styles très différents.

Cette conception, dégagée des vieilles habitudes de classification par périodes, régions et techniques – du genre « la gravure religieuse dans l'Italie du Nord entre 1460 et 1515 » (on exagère à peine) –, est la seule qui permette aujourd'hui d'insuffler de la vie et



« Silène ivre » (vers 1630-1635), de Cesare Fracanzano. MUSÉE DU PRADO, MADRID

d'intérêt à des œuvres qui, sinon, ne seront plus regardées que par les érudits.

Qui connaît la *Suite des quatre heures du jour*, gravures de Charles Lebrun de 1640 ? Ce ne sont les plus célèbres ni de leur auteur ni du XVII<sup>e</sup> français. Il n'empêche que deux d'entre elles au moins, *Le Soir* et *La Nuit*, présentent des étrangetés qui valent d'être observées. Même remarque à propos d'une *Ivresse de Silène*, furieusement pornographique si on en examine les arbres, gravée par Marco di Ravenna au début du XVI<sup>e</sup> ; et du même sujet peint par Cesare Fracanzano vers 1630. Cette toile pousse le caravagisme à l'extrême de la trivialité et de l'obscénité, tout près du malaise. Elle est prêtée par le Musée du

Prado, où l'on ne se souvient pas l'avoir jamais vue accrochée : c'est l'exemple d'une œuvre méconnue et remarquable qu'une exposition rend visible.

Dans certains cas, le processus s'accomplit par substitution forcée. Le Musée de Lodève ne pouvait obtenir le trop connu *Silène ivre* de Ribera que conserve le Musée Capodimonte à Naples. Il lui a substitué sa copie, attribuée à Luca Giordano, conservée à Lons-le-Saunier, à peine moins puissante que l'original.

## Furieusement pornographique

Cela étant, du côté des noms illustres, la liste est longue. Mantegna, Rubens, Jordaens, Rembrandt, Daumier, Rodin, Matisse et Picasso sont de la partie. Or, cette partie est par définition scabreuse puisque le faune en est le héros. Le faune et son compère, le satyre. Première complication. Comment les distinguer entre eux, qui apparaissent en même temps dans les mêmes mythes et légendes ? Dans le catalogue, l'historien François Lissarague suggère que, si les faunes tiennent des caprins, les satyres sont apparentés aux équidés. Sans doute, mais on doit avouer qu'il est difficile de les distinguer. Non seulement, ils sont tous velus, dotés de pattes et de sabots, mais ils sont, autant les uns que les autres, ithyphalliques, d'une excitation priapique très

## Les faunes incarnent la sexualité mâle dans ses postures et ses comportements les moins contrôlés

manifeste, dans les carnets d'Ingres non moins que sur les flancs des cratères et des hydries. Ils pourchassent des nymphes, surprennent des ménades ou s'en prennent à d'innocentes bergères éperdues qui ne courent pas assez vite. Ils incarnent la sexualité mâle – humain ou animal, ça ne fait guère de différence – dans ses postures et ses comportements les moins contrôlés pour s'exprimer par litote. Plus crûment : ils sont voyeurs et violeurs.

Plusieurs dessins, peut-être parce que le dessin est un exercice plus intime, destiné jadis à moins de regards, sont explicites sur ce point. Diane se défend furieusement à coups de poing contre un satyre qui la soulève du sol. Une femme nue est sur le point d'être forcée par deux satyres dont l'excitation ne se cache pas. Faut-il ne voir là que des variations sur des motifs mythologi-

ques ? Ce serait plutôt l'inverse : les artistes, Luca Cambiaso dans le premier cas, un anonyme italien dans l'autre, présentent, sous couvert de fables antiques, des faits qui n'ont rien de la fable. Il suffit de se reporter à l'histoire des mœurs pour s'en assurer, le viol de l'artiste Artemisia Gentileschi et le procès qui suivit étant le cas le plus connu. Sous le mythe, le réel : évidence connue de la Renaissance autant que de l'Antiquité et des temps modernes.

## L'autre nom du fou ?

Aussi réelle est l'autre caractéristique essentielle des faunes et satyres, l'ivresse. Ils versent à boire avec des sourires narquois. Ils se dandinent de façon grotesque, titubent avec Silène et tombent à la renverse – les toiles de Fracanzano et de Giordano déjà citées, l'admirable et tragique Daumier *La Marche de Silène*. Les bacchantes tournent mal. L'ivresse finit en délire. Quand Carpeaux intitule *Le Faune* un petit buste de 1869, est-ce vraiment un faune ou un maniaque, dans la suite de ceux qu'ont peints Goya et Géricault ? Le faune est-il alors l'autre nom du fou ?

Parce qu'elle conduit à de telles questions, l'exposition prend un intérêt bien au-delà du répertoire iconographique. Représenter le faune et le satyre, c'est incarner la pulsion sexuelle quand elle s'exaspère et devient dange-

## Les bacchantes que dessine Picasso dans les années 1950 finissent en orgies et en transes

reuse : quand le crime et le chaos deviennent possibles, quand l'humanité est menacée par ce que l'on appelle la bestialité. Aussi entre-t-il du bouc et de l'étalement dans le faune et le satyre : la part sauvage, l'instinct ou l'inconscient quel que soit le mot employé.

À Athènes au temps d'Aristophane, en Italie au temps de l'Arétin, partout, en tous lieux, même histoire. Qu'elle est aussi d'aujourd'hui, il serait difficile de l'ignorer. Ainsi en vient-on à regarder les œuvres autrement, en s'interrogeant sur le rapport de l'artiste à ces sujets. Certains semblent ne pas s'interroger outre mesure sur ce qu'ils représentent, et, même, mettre quelque complaisance à célébrer la force masculine. Une certaine peinture française de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est, à cet égard, révélatrice de l'état de la société contemporaine. A en croire Cabanel et Gervex, peintres à la mode au Second Empire, la nymphe assaillie est toujours plus ou moins consentante, un petit sourire à la bouche. Au fond, elle n'attendait que ça. On ne connaît que trop l'argument.

On sait aussi que ces peintures sont contemporaines du développement des bordels – de luxe ou pas – à Paris et ailleurs, de ces bordels dont Picasso dit la vérité dans *Les Demeiselles d'Avignon*, celle de l'enfermement et des maladies. Une tension se crée ainsi peu à peu entre ceux qui donnent à ressentir la violence – contre Gervex et Cabanel, les petits nus enchevêtrés de Rodin et les masques douloureux de Carriès – et ceux qui s'en tiennent à un aimable érotisme élégiaque : Roussel et ses poursuites dans des paysages ensoleillés ou les planches de Matisse en 1932 pour les poésies de Mallarmé, nymphes nues sans visage stylisées en sinuosités.

Sur ce point comme sur tant d'autres, Picasso n'est pas de son avis. Les bacchantes qu'il dessine brutalement dans les années 1950 finissent en orgies et en transes. Vingt ans plus tôt, en 1934, il a déjà dit en une eau-forte le dernier mot de cette histoire sombre : un faune égrillard et saoul, un jeune homme qui se cache derrière un masque de minotaure – l'homme-taureau, autre hybride – et Marie-Thérèse de profil, qui regarde sans joie ces métamorphoses inquiétantes. ■

PHILIPPE DAGEN

**Faune, fais-moi peur ! Images du faune de l'Antiquité à Picasso.**

Musée de Lodève, square Georges-Auric, Lodève (Hérault). Jusqu'au 7 octobre, du mardi au dimanche, de 10 heures à 18 heures. Entrée : de 7 € à 10 €.